

Michel Schooyans

L'EMPIRE HERMÉTIQUE

Notes sur un voyage à Leningrad, Moscou, Cracovie et Prague

Juillet - août 1969

TABLE DES MATIÈRES

	Pgs
PRÉSENTATION	4
L'ARRIVÉE EN U.R.S.S.	5
L'entrée en Russie	5
Les conditions des voyageurs étrangers	6
Un mot-clé: "niet"	10
LA VISITE CHEZ YURI	10
Epanouissement d'une amitié	10
Les "white collars"	12
UN PEUPLE MÉDUSÉ	13
La joie de vivre ?	13
Moscou, ville-propagande	14
Les complexes nationalistes	15
UNE NOUVELLE FÉODALITÉ	17
L'Etat paternaliste	17
Le culte de Lénine	18
La contestation	19
La promotion de la personne	21

LE POTENTIEL ECONOMIQUE	23
Un grand magasin	23
Le marché noir	23
Les taxis	25
L' ART ET LES ARTISTES	28
Le réalisme socialiste	28
Le théâtre	29
La musique	31
Les arts de l'espace	34
La peinture	36
Originalité ou mimétisme ?	37
LA RELIGION.	38
La grande misère des églises russes	38
Le culte	39
L'Eglise orthodoxe et le régime	41
Un régime athée	41
NOTE SUR LA POLOGNE	43
NOTE SUR LA TCHECOSLOVAQUIE	44
EN GUISE DE CONCLUSION	46

PRÉSENTATION

En partant pour les pays de l'Est j'avais des dispositions semblables à celles qui m'animait lors de mon voyage à Cuba en 1966. Ne fût-ce que par obligation professionnelle, j'avais pris connaissance de quelques ouvrages récents sur ces pays; j'avais suivi leur évolution dans la presse, et enfin, j'avais essayé de faire le lien entre ces lectures et les ouvrages fondamentaux du marxisme-léninisme. J'étais même animé d'un a priori de curiosité sympathique et crois pouvoir affirmer que je me suis efforcé de laisser de côté toute prévention consciente. Ce que je voulais faire somme toute, c'était, comme lors du voyage à Cuba, confronter la teneur de certains écrits officiels et de certaines études critiques, avec les observations que peut faire un voyageur de passage. D'où les limites des notes qui vont suivre.

Pour ce premier contact avec les pays de l'Est, j'ai préféré m'inscrire à un voyage organisé. Après avoir examiné attentivement une quarantaine de programmes offerts par diverses agences, il m'est apparu que celui présenté par une organisation non-confessionnelle d'étudiants était le plus intéressant pour mon propos. Il offrait un contact avec la Pologne, l'U.R.S.S. (Léningrad et Moscou) et la Tchécoslovaquie. Les conditions matérielles étaient moins confortables que celles offertes par les grandes agences. Mais cela même nous permit un contact plus étroit avec la vie soviétique, attendu que le voyage proposé s'étendait sur 24 jours, dont 7 à Léningrad et 7 à Moscou. Expérience faite; je suis heureux d'avoir choisi cette formule, d'autant plus que ce groupe de 28 personnes était, dans son ensemble, fort sympathique et très réactif aux situations rencontrées.

Ceci dit, je propose ici quelques notes sur ce voyage qui, ainsi qu'on le verra, n'a pas éveillé chez moi un enthousiasme exagéré. Ces notes ne sont pas destinées à la publication. Je ne proposerai pas une sorte de journal. J'essayerai plutôt de grouper quelques impressions en marquant le plus clairement possible la différence entre l'observation de certains faits et les réflexions qu'ils m'inspirent.

L' ARRIVÉE EN U.R.S.S.

L' entrée en Russie

Le passage de la frontière russe a été assez impressionnant. Sans doute la traversée de l'Allemagne de l'Est et de la Pologne nous avait-elle déjà familiarisé avec l'appareil policier et les contrôles multiples. Mais l'entrée en U.R.S.S. obéit à un rituel particulièrement imposant. Venant de Pologne, nous dûmes changer de train et, après nous être installés dans le confortable wagon russe, nous vîmes arriver une bonne demi-douzaine de militaires impeccablement vêtus. Nous dûmes quitter nos compartiments pour permettre à l'un d'entre eux de regarder si aucun passager clandestin ne se trouvait caché. Le contrôle des passeports fût également inhabituellement minutieux. Les passagers de notre compartiment durent exhiber toutes les publications qu'ils possédaient. Un Pourquoi pas ?, un journal Le Soir furent examinés avec attention méfian^{ce}. Ce fut pourtant mon bréviaire qui éveilla le plus de suspicion. Le préposé, ignorant d'ailleurs le français, l'examina littéralement de la première à la dernière page, retourna les

images et, afin en avoir le coeur net, appela même son supérieur à la rescousse pour un complément d'examen. Comme ces messieurs me demandaient si j'avais encore des objets religieux, j'exhibai mon chapelet, mais ce spectacle les horrifia manifestement et je pus ranger mes affaires, Bible y comprise, dans mes valises. Pendant toutes ces opérations, des pas retentissaient sur la toiture métallique du train : un garde s'y assurait qu'aucun passager clandestin ne s'y dissimulait.

Tous ces militaires étaient froids, sévères, mais parfaitement corrects. Les contrôles terminés, le train démarra et nous pûmes encore observer quelques miradors gardant la frontière. Après quelque 26 h. de voyage, nous arrivions à Léninegrad. Les régions traversées étaient surtout agricoles et forestières. Une ville, Vilnius, dans l'ex-Lithuanie, m'a paru assez industrialisée; mais on pouvait apercevoir quelques usines dans d'autres villes de moindre importance.

La condition des voyageurs étrangers

Contrairement à ce qu'on observe dans la plupart des pays, les Soviétiques ne sont pas spécialement affables vis-à-vis des étrangers. J'ai même eu parfois l'impression d'une véritable xénophobie. Les voyageurs étrangers sont parqués dans des hôtels qui leur sont réservés, où ils vivent pour ainsi dire en ghetto. Les hôtels que nous avons eus étaient destinés aux étudiants et subsidiairement aux délégations de travailleurs venant de pays "frères" (Bulgarie, Pologne, etc.). Ils offraient un service médiocre: le petit déjeuner prenait fréquemment environ une heure, parfois plus; le

personnel était parfois déplaisant et la nourriture toujours mauvaise (pommes de terre le matin, macaronis mal préparés, soupe aux choux, mortadelle très grasse). A Léninegrad, je ne me souviens pas d'avoir vu du lait ou de la viande de boeuf.

Les groupes d'étrangers se croisent parfois à plusieurs reprises dans les hôtels qui leur sont successivement assignés. Ils évoluent tous sous la direction d'un guide, le plus souvent une étudiante, choisie pour sa connaissance de la langue du groupe et pour sa sûreté idéologique. La nôtre s'appelait Irène, déclarait avoir 20 ans, parlait passablement bien le français et était pianiste. C'était par ailleurs une personne assez autoritaire, dépourvue de sens de l'humour et "paniquant" à chacun des nombreux imprévus qui jalonnèrent notre séjour. La tranquille insouciance avec laquelle nous résistions à ses injonctions ou "^{adaptations} adaptations" les programmes proposés la laissait par ailleurs hors d'elle-même.

Ces "adaptations" s'étaient bientôt révélées une nécessité, car d'une part les pertes de temps étaient considérables du chef des services hôteliers et touristiques, et d'autre part tous ne désiraient pas s'astreindre au programme officiel proposé. Avant le départ, nous espérions avoir de nombreux contacts personnels et directs avec les Soviétiques. Nous dûmes bientôt nous rendre à l'évidence : c'était impossible. Il nous fallut donc nous rabattre sur un programme où les activités touristiques occupaient une place proportionnellement plus grande que celle que nous souhaitions. Cependant, même ces activités-là sont nettement "orientées". Il fallait donc encore échapper

aux inconvénients de la sélectivité dirigée qui affecte les programmes touristiques eux-mêmes. C'est pourquoi, munis du précieux Guide Bleu, nous établissions souvent, à trois ou quatre, un programme qui nous a permis de voir des choses fort intéressantes - qu'on a bien tort de ne pas proposer à l'admiration des étrangers - et d'en éviter quelques autres fastidieuses.

Au nombre de ces dernières figurent les innombrables maisons, musées, palais où le passage de Lénine est signalé. De même, parmi les "must" des périples officiels il y a divers musées de la Révolution, d'intérêt inégal. Ceci signifie que le programme proposé aux touristes est idéologiquement très orienté. Certains trésors artistiques sont traités par préterition au profit de curiosités d'intérêt mineur.

S'ensuit-il que le touriste ne dispose d'aucune initiative ? Nous avons déjà insinué que non, mais à l'intérieur de certaines limites assez rigides. Tout d'abord il dépend de la guide pour son logement, sa nourriture, ses rapports avec l'administration et les services. Ensuite, sans la connaissance de la langue russe, le touriste évolue difficilement dans la société soviétique, où la présence d'un étranger isolé est immédiatement remarquée et considérée comme anormale. Au cours de nos escapades, on nous a plusieurs fois demandé où était notre groupe et, à notre retour, notre guide ne parvenait pas toujours à cacher sa répréhension pour nos initiatives solitaires. Mais celui qui déciderait d'abréger son séjour à Léninegrad pour le prolonger à Moscou se trouverait devant une impossibilité absolue, de même que celui qui voudrait par exemple faire un aller-retour, non prévu au programme préalablement approuvé, de Moscou à Kiev. Les passeports sont d'ail -

leurs saisis dès qu'on arrive dans une ville et ils ne sont restitués qu'au moment du départ.

Cette organisation tatillonne rend déjà difficiles les contacts avec la population. Ceux-ci sont encore rendus plus compliqués du fait de la langue. Je concède que ce que je dirai à ce propos est un peu une "rationalisation" de mon propre cas, puisque je ne connais pas la langue russe. Il n'en reste pas moins vrai que les Soviétiques sont, dans leur très large majorité, désespérément monoglottes. Le contact avec l'homme de la rue, si facile en Pologne et surtout en Tchécoslovaquie, est ici impossible. A part les guides et les courtiers en marché noir - nous en reparlerons - la seule langue connue est le russe. Mais comme les Soviétiques ne sont pas très liants, on peut se demander si la connaissance de leur langue serait d'une grande utilité. S'il s'agit de communiquer avec des citoyens politiquement sûrs, la connaissance du russe est presque inutile, soit qu'ils pratiquent une seconde langue internationale - c'est le cas des guides - ; soit qu'ils débitent quelque catéchisme officiel publié dans la plupart des grandes langues étrangères. Il y a bien la littérature hétérodoxe, mais elle est presque inexistante et en tout cas pratiquement inaccessible. La connaissance du russe serait cependant précieuse si l'on favorisait les contacts avec la population, mais ce n'est justement pas le cas. Le citoyen soviétique n'aime guère être vu en compagnie d'étrangers ni d'en recevoir chez lui. Il faut sans doute avoir de solides et vieilles attaches en U.R.S.S. pour que, tout en connaissant le russe, on puisse avoir des contacts libres et détendus avec des citoyens non triés préalablement.

Un mot-clé: "niet"

En dehors de ces restrictions majeures, il en est de moindres qui dans le contexte sont significatives. Notre groupe aurait voulu visiter un sovkhoze, mais, sans discussion possible, le responsable de notre séjour à Leningrad nous opposa un niet aussi péremptoire qu'injustifié. Sur la route entre Moscou et Zagorsk, notre guide nous signifia qu'il était interdit de prendre des photos. Comme cette injonction nous paraissait arbitraire, elle ne nous empêcha pas de faire fonctionner nos appareils. A Leningrad, j'appris l'existence, dans le Palais Potemkine, d'une école de recyclage idéologique pour les dirigeants du parti. Avec un mélange de naïveté et d'effronterie, je m'y présentai donc demandant à la visiter. Pareille institution doit être fort révélatrice et même inspiratrice ! Je ne fus pas admis au-delà du seuil de la porte. A l'Université Lomonossov (Moscou), nous aurions souhaité des contacts avec des étudiants et un exposé sur l'organisation de la vie universitaire : nous n'eûmes ni l'un ni l'autre. En compensation, nous pûmes bayer devant ce qui s'y trouve de moins caractéristique : la salle des promotions, une chambre d'étudiant, le musée de minéralogie et la salle de gymnastique. Mais ces restrictions-là ne sont que des détails : les itinéraires sont organisés de telle façon que les menues contrariétés de l'espèce soient assez peu fréquentes.

LA VISITE CHEZ YURIL'emprunt d'une amitié.

Il y a naturellement des exceptions. J'ai eu le privilège de faire connaissance avec un citoyen soviétique d'origine juive. Notre conversation

fut aisée du fait que cet homme connaissait parfaitement l'anglais. Convenons de l'appeler Yuri. De jour il était garçon de restaurant; le soir il étudiait la littérature américaine. C'est par hasard que je me liai avec lui et je perçus bien vite qu'il s'agissait d'une personne de valeur exceptionnelle. A partir d'une réflexion extraordinairement pénétrante portant sur les nouvelles officielles et sur celles recueillies à l'écoute de radios occidentales, Yuri était parvenu à se créer un jugement critique particulièrement remarquable sur la situation de son pays. Marié, sa femme (qui était absente) et lui habitaient un appartement fort exigü dans un immeuble assez vétuste. Le living en avait été divisée en deux par une cloison : chambre à coucher, où entraient à peine un lit, salle à manger où, à quatre, nous n'aurions pu étendre simultanément les jambes. A cela s'ajoutaient un hall et une cuisine minuscules. Nous fûmes trois à être reçus chez lui et ce fut la seule fois, pendant le voyage, que j'eus l'impression non seulement d'un dialogue franc mais même de l'amorce d'une amitié. Il nous offrit une bouteille du doux champagne de Crimée avec quelques sucreries que sa femme avait préparées pour nous. Yuri nous fit entendre et nous commenta de la musique populaire russe, et notamment des chansonniers : de ces chants qu'on peut enregistrer mais qui ne passent jamais à la radio. Son installation était rudimentaire, encore qu'il possédât un vieil enregistreur. Son poste de radio par contre était moderne et il ne se gênait nullement pour écouter à fort volume la "Voix de l'Amérique", malgré la proximité de ses voisins. Dans la pièce où nous nous trouvions il y avait quelques trophées de guerre rapportés par son père : buffet, piano, vaisselle.

~~Le tout venait de Pologne et "avait été pris à des Allemands".~~ On remarquait en outre quelques livres, mais Yuri nous disait combien il lui était difficile d'acquérir des ouvrages américains. Je lui promis de lui en envoyer et en ai déjà expédié quelques-uns.

Plusieurs choses m'ont frappé dans ce qu'il disait. Il réprouvait nettement l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie, affirmant que cette réprobation était partagée par bien des Soviétiques clairvoyants. Il regrettait aussi l'isolationisme soviétique et était de ceux qui désiraient multiplier les échanges. Peut-être en partie à cause de sa race, il avait un vif désir de l'échange entre nations.

Les "white collars"

Yuri appartenait à cette catégorie de "white collars" dont il nous a parlé longuement. "Actuellement, disait-il, la proportion d'intellectuels et de fonctionnaires ne cesse de croître dans des villes comme Moscou ou Leningrad. Cela commence à poser de sérieux problèmes aux gouvernants, car ceux-ci ont toujours fait fond sur une masse ouvrière considérable par son nombre. Mais les "white collars", dont le nombre va en grandissant, ne sont pas aussi moutons que les masses populaires. C'est parmi eux que commence à lever un ferment de contestation". Et comme nous lui demandions pourquoi un régime se déclarant si populaire consultait si peu son peuple, allant même jusqu'à lui refuser la possibilité de contester, il eut cette réponse d'une ironie surprenante : "Vous autres en Occident, vous n'avez pas encore trouvé la vérité et vous continuez à la chercher. Chez nous en Russie, nous l'avons trouvée et la possédons. Voilà

toute la différence".

A un certain moment, je lui demandai s'il était vrai qu'il y avait une certaine divergence d'orientation entre MM. Kossyguine et Brezhnev, le premier de tendance libéralisante, le second plutôt néo-stalinien. Il me répondit simplement : " c'est en effet ce qu'on dit en Occident. Mais que savons-nous de nos propres gouvernements " ?

Cette visite à elle seule valait le déplacement et en parlant avec lui, je me disais que ce genre de conversation favorisait beaucoup plus "l'amitié entre les peuples" que les programmes stéréotypés approuvés par l'Intourist. Yuri est sans conteste un intellectuel de premier ordre et il souffre certainement du nivellement, c'est-à-dire de l'uniformisation imposée à tous les citoyens.

Au moment de quitter son appartement, il nous fit cette recommandation: "Veuillez ne pas parler anglais en descendant l'escalier. Les voisins pourraient nous entendre". Il nous donna un pas de conduite dans les rues désertes. Alors que nous nous séparions, je me demandais ce qu'un homme comme lui pouvait avoir comme horizon, comme espoir. Peut-être, en conversant, nous avait-il donné lui-même la réponse: "Vous savez, malgré tout, il y a quand même beaucoup de braves gens par ici".

UN PEUPLE MÉDUSÉ

La joie de vivre ?

Les Soviétiques donnent constamment l'impression d'être sur leurs gardes. Ils voient partout des motifs de peur et de méfiance. L'étranger, l'Occidental surtout, est considéré comme le représentant du bloc capitaliste

et traité en conséquence. On dirait que le pays est sur pied de guerre et sans doute en est-il ainsi dans la mentalité générale. La nation a besoin de quelqu'un ou de quelque chose contre qui s'affirmer. Elle veut croître, mais pour ainsi dire en cachette, à l'insu de l'étranger. La puissance nationale est constamment exaltée, non seulement par le rappel d'un passé tourmenté et pourtant prestigieux mais par l'évocation des réalisations en cours et des projets à venir.

N'ayant pas de quoi convaincre le peuple par le spectacle du temps qui court, celui-ci doit être électrisé dans son imagination par le rappel des fastes passés et des prodiges futurs. Car l'U.R.S.S. ne renie pas le temps des tzars : elle n'a pas passé l'éponge sur tout ce qui le caractérisait. Pourtant, le peuple ne manifeste guère de joie de vivre : il se prépare et se souvient. Il pratique la fuite en dehors du présent vécu, et peut-être continue-t-il aujourd'hui encore à se sacrifier en vue d'un avenir hypothétique.

Moscou, ville-propagande

C'est pour maintenir le tonus de l'enthousiasme national que la propagande a fort affaire. Moscou se présente un peu comme une ville propagande destinée à éblouir non pas tellement l'étranger - il en a vu d'autres - mais le Soviétique venu des quatre coins du pays. Pour l'étranger, point de frais inutiles. L'aéroport international de Cheremetievo est pitoyable et indigne d'une grande capitale. Mais la ville ! A l'instar de celle de Mussolini, l'architecture colossale de l'époque stalinienne, impressionnée par son caract-

tère massif autant que par sa laideur. Le célèbre métro est remarquable tant par son mauvais goût que par son luxe tout-à-fait hors de propos. Des motifs sculpturaux y ravivent les vertus révolutionnaires et guerrières; le marbre roux et les lustres en fonte y abondent. Quelle fascination pour qui vient de l'Oural, même si l'usager habituel se plaint de l'organisation du réseau où les correspondances sont multiples et fastidieuses ! Toujours à Moscou, fonctionne une "Exposition permanente des réalisations du Peuple soviétique" qui est un "must" pour les touristes nationaux et étrangers. A côté de fontaines multicolores arrosant les statues dorées de travailleurs et de militaires, on peut y admirer divers pavillons qui sont le correspondant visuel des brochures de propagande. Le seul pavillon où nous entrâmes avec notre guide fut celui du Cosmos, objet d'une légitime fierté. Mais peut-être notre guide avait-elle oublié qu'à quelques jours de là des hommes, mais pas des Soviétiques, venaient de débarquer sur la lune ?

Les complexes nationalistes

Dans leur subconscient, les officiels du régime sont avant tout profondément nationalistes. "Vous autres, en Europe..." : c'est ainsi qu'un délégué aux "Amitiés belgo-soviétiques" commençait sa phrase pour s'adresser à nous. Bien qu'elle soit une "union de républiques", l'U.R.S.S. n'a pas encore accueilli l'idée d'une communauté de nations au sens où on l'entend en Occident. Elle entend s'affirmer face à l'Occident, face à la Chine, et devant ces tendances difficilement conciliables, slavophiles et occidentalismes d'aujourd'hui ont bien de la peine à définir l'intégration nationale idéale.

Sans doute y a-t-il plus de contacts que jadis avec l'Occident .
 Mais les héritiers de la tendance occidentaliste sont probablement sujets
 d'un complexe d'infériorité collectif, exacerbé par le retard du pays. Ce
 retard saute aux yeux à la moindre comparaison. D'où les ressentiments, la
 jalousie, le dépit, qui se traduisent dans des conduites d'agressivité laten-
 te. [Or, paradoxalement, cette tendance est renforcée par le traditionnel mes-
 sianisme des modernes slavophiles. Ceux-ci veulent, si besoin est par la for-
 ce, affirmer la supériorité d'une Russie encore imparfaitement intégrée. Ces
 tendances en soi divergentes aboutissent finalement à renforcer le potentiel
 militaire et rendent le danger de guerre sinon probable du moins réel. Pour
 les occidentalisans, le développement du potentiel militaire signifie une
 conduite de compensation devant l'incapacité de se faire valoir autrement -
 c'est-à-dire précisément sur le plan où on est dépité de ne pouvoir entrer
 en compétition ^{effective} avec l'Occident. Pour les slavophiles, l'affirmation nationa-
 liste face à la menace d'un agresseur éventuel apporte un élément de solution
 au problème de l'intégration. Elle implique à son tour la mobilisation de l'es-
 prit de conquête et de domination, et donc la militarisation.

Cette profonde insécurité, dont les causes sont complexes et dont les
 formes varient, explique indubitablement que plus facilement que les Occiden-
 taux, les Soviétiques adhèrent à l'idéologie que l'on sait. Celle-ci leur don-
 ne précisément un antidote à la peur. Mais c'est au prix d'une dépersonnalis-
 tion des individus et peut-être d'une dangereuse régression émotionnelle qui
 peut ôter à la population une grande partie du contrôle de ses réactions agres-
 sives.

UNE NOUVELLE FÉODALITÉ

L'Etat paternaliste

A certains moments j'ai eu le sentiment de me trouver dans un gigantesque monastère où tout est réglé minutieusement par une autorité invisible mais omniprésente. Le système est intégralement fondé sur le paternalisme exclusif de l'Etat. Tout vient de l'Etat et retourne à l'Etat. L'Etat est cette espèce d'être supra-individuel. C'est dans sa substance unique que les citoyens doivent s'intégrer, tels les membres dans le corps. L'Etat pense, veut, décide. Et par définition, c'est toujours en vue du bien du peuple. Cet Etat manifeste son vouloir par une élite, dont la composition peut fluctuer. Cependant, quelle qu'elle soit, cette élite n'a d'autorité que du fait qu'elle détient actuellement le pouvoir. Ces prémisses posées, la logique interne du système veut que soient dépourvues de sens des institutions que nous considérons comme essentielles à notre conception de la démocratie: la liberté d'information et de contestation, la représentation et la reddition de comptes pour la gestion, la séparation des pouvoirs, etc. L'élite au pouvoir est "exempte" de la loi qu'elle promulgue à l'intention du peuple.

Sous ce rapport, le régime actuel est fidèle à une vieille tradition russe : celle du pouvoir absolu. Le peuple est maintenu dans un état de subordination et d'infériorité. C'est notamment de là que découle une conception de l'égalité, basée sur l'uniformisation générale des individus. Les Soviétiques sont camarades avant d'être concitoyens. Il n'est pas fait confiance au peuple parce que l'élite ne le croit pas capable de se gouverner. C'est pourquoi, aujourd'hui comme hier, il a besoin des lumières d'une élite, - hier, les tzars; le parti, aujourd'hui.

L'élite organise le peuple en fonction de la grandeur d'une nation dont elle est par définition le seul porte-parole authentique. C'est ce qui donne à la vie quotidienne un aspect étonnement fonctionnel et maussade. L'Etat occupe, transporte, vêt, abreuve et alimente ses subordonnés. Il les marie, les soigne et les enterre. Rien en tout cela n'est gratuit, en ce sens qu'aucune de ces opérations ne donne marge à la fantaisie personnelle ou à l'imagination. Tout est organisé en vue de la grandeur nationale et de nombreux rappels évoquent la primauté de cet impératif.

Le culte de Lénine

Cet Etat, Lénine l'incarne. Le pèlerinage à son mausolée est un "must" pour les touristes. On m'a aussi assuré qu'il convenait que les fidèles du parti s'y rendent de temps en temps pour raviver leur flamme. Lénine, c'est le point de ralliement incontestable, puisqu'il est mort. Son souvenir ou plutôt sa présence continuellement suscitée unifie le peuple, excite les énergies, et fonde l'autorité des chefs qui en sont les héritiers. Mais Lénine, c'est avant tout le symbole de l'âme russe. Le Léninisme : voilà ce qui fait et fera la grandeur de la Russie, au dedans et au dehors. Sa présence évoquée à chaque coin de rue, le culte dont il fait l'objet, contrastent singulièrement avec le coup de chapeau qu'il faut bien donner à Karl Marx. Car de celui-ci je n'ai aperçu qu'une statue devant le Grand Théâtre de Moscou. C'est sur Lénine que se sont appuyés Kroutchev pour détrôner Staline, et les suivants pour détrôner Kroutchev. Lénine, c'est la source de toute Science, de la seule Science. C'est le transcendant.

La contestation

L'Etat, Lénine : comment pourrait-on les contester ? Non seulement l'élite dirigeante se présente comme leur porte-parole et leur interprète, mais elle dénie aux individus en tant que tels le droit et la capacité de les contester. Dans notre conception à nous, ce seraient pourtant deux idoles à démythifier, exorciser. J'ai été fréquemment mal à l'aise devant le psittacisme des officiels, toujours prêts à réciter quelques versets de leur manuel dès que, sous forme de question, on introduisait une pièce de monnaie dans leur cerveau automatisé. A les croire, l'U.R.S.S. n'a pour ainsi dire aucun problème à avouer: si tout n'est pas parfait, c'est une question de temps. La solution est connue. Position à la fois confortable et irritante : Confortable, parce qu'elle offre une solide assise à la paresse; irritante, parce qu'elle rend le dialogue à la fois impossible et inutile. Là où il n'y a pas de participation, la contestation n'a pas non plus de place.

De là le filtrage obligé de toute information, la censure sur toute publication, l'unicité de l'agence distributrice de nouvelles. Des panneaux placés aux endroits stratégiques permettent aux piétons de lire la Pravda du jour. Un des officiels des "Amitiés belgo-soviétiques" racontait que, séjournant à l'étranger, il lisait régulièrement Le Monde. Je lui demandai alors quel crédit nous devons accorder, nous Occidentaux, aux nouvelles de Russie publiées par ce journal. Pour toute réponse, il me fut dit : "Le Monde

est un exemple de propagande de très, très haut niveau". J'insistai : "Achetez-vous de temps en temps Le Monde à Moscou" ? (où le journal est difficile à trouver et où il arrive avec retard). Il me répondit : "Pour nous, c'est inutile: nous avons toutes les nouvelles directement dans les bulletins de l'agence Tass".

Manque d'esprit critique ? Sans doute. Mais aussi peur de voir ébranlées les convictions sur lesquelles s'appuie toute une existence et toute une organisation étatique. Cette menace d'insécurité alimente à nouveau une peur inconsciente qui se traduit en agressivité. Plus encore au plan intellectuel que politique, pour ces mentalités-là, le polycentrisme est une catastrophe et le pluralisme des partis, tentation de la Tchécoslovaquie, serait un cataclysme.

Sur des points mineurs, j'ai encore pu toucher du doigt ces déficiences de l'information. Nos guides polonaise et tchèque étaient étudiantes en économie; la Tchèque se spécialisait dans les problèmes de planification. Toutes deux étaient assez avancées dans leurs études. Aucune des deux n'avait entendu parler des théories de Liberman ! J'étais en Tchécoslovaquie lors de la visite du Président Nixon à Bucarest. Paris-Inter, entendu sur mon transistor, avait relaté l'accueil triomphal dont M. Nixon avait été l'objet. Je demandai à la guide quelles étaient les réactions des Tchécoslovaques devant cette visite. "Tiens, me dit-elle, on nous avait dit que la visite avait été décommandée". A Moscou, je demandai à notre guide ce qui en était de l'immigration japonaise en Sibérie : ce fait est en effet bien connu. "D'immigration japonaise en Sibérie, il n'y en a pas, me répondit-elle. Les Soviétiques

suffisent à peupler ces territoires". Une autre fois je lui posai cette colle faussement ingénue : " Dans la perspective marxiste, la lutte des classes est le grand moteur de l'histoire. Or dans une société communiste comme la soviétique, il n'y a plus de lutte des classes. Quelle est donc chez vous la tension dialectique qui meut l'histoire ?" La question échappait probablement à son entendement et elle fut interloquée. Comme elle ne trouvait rien à répondre dans son catéchisme, elle se risqua à produire une réponse de son cru : "C'est nous mêmes"...

Je ne doute pas un seul instant qu'il y ait en U.R.S.S. des personnes capables de faire moins piètre figure : Yuri nous en est une preuve suffisante. Mais en fin de compte ces intellectuels-là sont victimes des mêmes restrictions que celles dont se plaignaient les intellectuels contestataires du XIX e.s. en Russie, - Lénine en tête. Que la liberté intellectuelle soit brimée : voilà encore une constante de la politique des "élites" dirigeantes de Russie. Quant à nous, nous pensons, que l'instauration d'une de ces libertés, la liberté de la presse, est la pierre angulaire qui pourrait commander d'importantes réformes.

La promotion de la personne

Un régime qui hypostasie l'Etat, rend un culte quasi religieux à Lénine et prétend par ailleurs promouvoir la personne, c'est un régime qui sans conteste se targue d'avoir résolu la quadrature du cercle. Sans doute, une inspection sommaire révèle-t-elle une plus grande égalité qu'en Occident. Mais tout d'abord, n'y-a-t-il pas deux Russies : celle des villes et celle

de la campagne ? A en juger par les rares échantillons que nous avons observés, les conditions de vie à la campagne sont fort inférieures à celles de la ville, même dans les environs immédiats de Moscou. Le village de Zagorsk, par exemple, me rappelait certaines localités du Nord-Est brésilien. Mais en ville ? Il faudra nous en tenir à des observations tout extérieures.

Si promouvoir la personne signifie lui permettre de satisfaire ses goûts et sa fantaisie tant dans la consommation que dans la créativité, lui permettre de s'affirmer et de distinguer, alors il faut dire que la société soviétique a encore un long chemin à parcourir. On a plutôt l'impression d'une réduction des personnes et des conditions de vie à un commun dénominateur très bas. Aucune fantaisie n'apparaît dans les articles de nécessité vitale : l'Etat y pourvoit par des produits de qualité généralement médiocre. Avez-vous soif ? Faites la file près d'une de ces tonnelles roulantes où vous pourrez vous abreuver dans un des trois ou quatre verres communautaires. Désirez-vous manger ? Voilà les sandwiches et les pâtés : les prix^{en} sont uniformes autant que les procédés de fabrication. L'uniformisation se remarque encore dans l'aspect physique des gens et leurs vêtements. En rue, les gens sont habillés sans goût, parfois débraillés : l'étoffe de leurs vêtements est vulgaire; la coupe quelconque; le modèle standard et banal. Les femmes sont souvent épaisses et disgracieuses. Seuls les militaires sont impeccablement vêtus : rappel constant de la puissance de l'Etat. Le logement est tout aussi aligné : j'ai parcouru des quartiers résidentiels de Léninegrad et de Moscou : j'y ai vu de nombreux buildings récemment construits, mais nulle part je n'ai remarqué des maisons particulières. Deux faits m'ont également frappé : le nombre

d'ivrognes et les femmes faisant de lourds travaux. Ce dernier spectacle a provoqué un véritable haut-le-coeur chez tous ceux d'entre nous qui en furent témoins. J'ai vu personnellement des femmes travaillant au service de voirie, creusant des tranchées dans la rue, travaillant au ballast des voies de chemins de fer et étendant l'asphalte sur les routes. L'égalité va jusque là!

LE POTENTIEL ÉCONOMIQUE

Depuis quelques années, les Soviétiques parlent parfois de la compétition économique pacifique dans laquelle ils sont engagés avec le monde capitaliste. Ils entendent vaincre le capitalisme sur son propre terrain. A ce sujet, il n'est pas question pour le voyageur de passage de comparer des données statistiques. Nous nous sommes simplement demandé ceci : en circulant à Moscou ou à Léninegrad, a-t-on l'impression que l'U.R.S.S. a atteint un point de développement économique tel que l'Occident doive se sentir menacé ? Ou encore, plus prosaïquement : l'U.R.S.S. est-elle entrée dans l'ère de la société de consommation ?

Un grand magasin

Une visite à un grand magasin est fort révélatrice. Comme point de référence, nous aurions pu choisir le "Gosting Dvor" de Léninegrad. Nous prendrions plutôt le célèbre magasin "Gum", sur la Place Rouge de Moscou. Ce magasin à rayons multiples se présente comme un bâtiment "belle époque" d'aspect assez lourd. Sa structure interne est curieuse. Il comprend des galeries couvertes sous lesquelles circulent les piétons. De part et d'autre des galeries se trouvent les échoppes et les magasins, disposés sans ordre apparent. Des

galeries transversales croisent les galeries principales. L'immeuble comprend le rez-de-chaussée et un étage. Entrons-y. Ce qui impressionne tout d'abord, c'est la foule qui se presse, regarde et parfois achète. Car il est manifeste qu'une proportion importante des gens fréquentant le "Gum" sont de simples curieux et non des acheteurs. Comme d'autres édifices, le "Gum" vise à épater le Soviétique venu de l'intérieur du pays. On trouve au "Gum" les articles d'usage courant, à des prix qui doivent être élevés pour les Soviétiques. Ces articles sont d'une laideur uniformisée. Si quelqu'un décidait de passer une demi-heure au "Bon Marché" avec le ferme propos de ne rien acheter, il y a gros à parier qu'il ne s'en tiendrait pas à sa résolution initiale : il y a tant de choses qui attirent, dont le désir et le besoin sont créés instantanément. Au "Gum", j'ai fait l'expérience inverse : je suis entré avec l'intention d'acheter et suis sorti sans rien emporter. Au "Gum" on peut satisfaire les besoins vitaux. C'est le royaume de la fonctionnalité pure. Mais ce magasin d'Etat n'abrite aucune fantaisie. Ceci se remarque surtout aux rayons de textiles, de vêtements, de chaussures. Peu de modèles sont disponibles, parfois un seul, comme c'était le cas de cette enfilade de vestes en peau de vache : une vingtaine d'exemplaires, identiques par la taille et le modèle, avaient été fournis par une même famille de bovidés.

Quelques objets sont cependant beaux et bon marché : c'est le cas des montres. Elles sont aussi de très bonne qualité. Pour 25 roubles, on peut acheter un très bon article qui est digne de rivaliser avec les produits

suisses similaires.

A chaque étal, les vendeuses servent les clients avec une amabilité variable. Une fois que le client a fait son choix, elles font le compte en se servant invariablement d'un boulier compteur sur lequel elles jonglent avec une grande habileté. Le client va alors payer à la caisse et revient prendre sa marchandise. Celle-ci est ensuite emballée fort grossièrement et entourée d'une corde en papier tordu.

Le marché noir

Avant de sortir du Gum, nous avons été accostés par des trafiquants du marché noir. Ceux-ci ont en effet leur base d'opérations au centre de la ville, en particulier aux alentours de la Place Rouge. Contrairement à la plupart des Soviétiques, ils connaissent généralement quelques rudiments d'anglais. Ils sont surtout friands d'objets de luxe : vêtements, bijoux, montres, réservoirs, appareils de photos, "bics" (mais de préférence ceux qui font "clic!"). Ils offrent des sommes qui sont souvent rondelettes. Pour un blaser vieux de huit ans, un de nos amis s'est vu offrir 70 roubles: quel que soit le cours pratiqué, c'était là une offre inconsiderée. L'acheteur, qui partit d'ailleurs bredouille, agrémentait son offre de suggestions pratiques sur la manière de dépenser gaiement cet argent...

Le marché noir des devises étrangères est également assez florissant. Alors qu'au cours officiel le rouble est coté à environ 55Fr. b., au marché noir, il n'en vaut que le quart. Comme dans tous les pays socialistes, le contrôle des devises étrangères est très sévère et les délinquants surpris sont

gratifiés d'au moins six mois de prison. Malgré cela, la demande est relativement grande. Lorsqu'ils sont admis à voyager à l'étranger, les Soviétiques ne peuvent se contenter des quelques dizaines de dollars que l'Etat leur permet d'acheter. Ils doivent donc s'en procurer ailleurs.

En outre, les devises étrangères permettent aux Soviétiques d'acheter dans des magasins Bériozka. Ces magasins, de même que certains restaurants de luxe, sont en principe réservés aux étrangers et on n'y vend que moyennant devises étrangères. On y trouve surtout des objets de luxe (notamment des fourrures) et des souvenirs. Même ce qu'on trouve aux Bériozka répond à une fonction précise : satisfaire la curiosité des touristes et aller au devant de ce qu'ils attendent sans éveiller de surprises. La Russie de nos livres d'images se retrouve là : vêtements typiques, poupées gigognes, balalaïka. En général les objets exposés sont sensiblement plus soignés et de meilleur goût que ceux qu'on peut acquérir dans les magasins ordinaires. Aussi, bien des Soviétiques vont-ils s'y promener pour rêver d'un monde meilleur, sans paraître s'offusquer d'une aussi étrange discrimination.

Les taxis

Pour les produits de consommation courante, on voit encore des files. Pour prendre un verre, acheter une glace (très bonne), entrer au restaurant, il faut souvent s'armer de patience. Il en va de même pour les taxis. Ouvrons ici une parenthèse. Je crois que si j'avais quelque chose à dire à ce propos, je ferais suivre un cours de quelques semaines à tous les chauffeurs de taxi des grandes villes. Pour l'étranger, ce sont eux les hôtes immédiats et ils donnent en quelque sorte la tonalité d'une ville. Ce cours comprendrait des rudiments

d'anglais, des notions sur la situation du pays et de la ville. On leur inculquerait aussi des normes de savoir-vivre en leur faisant découvrir leurs responsabilités : aux yeux du voyageur de passage, ils sont représentatifs de la population visitée.

Les taximen soviétiques ont une psychologie difficile à comprendre. Non seulement les taxis sont rares, mais leurs chauffeurs font preuve d'un arbitraire souvent irritant. Ils vous prennent ou vous envoient un "niet" au gré de leur humeur. Théoriquement, ils n'acceptent pas de pourboires; en fait, la plupart l'acceptent sans scrupule. Avec quelques amis, nous avons même fait une expérience désagréable. Nous fûmes pris en charge par le chauffeur Alexandre. Avant de nous faire monter, Alexandre s'était assuré que nous n'étions pas Allemands. Pour les besoins de la cause et redoutant son ignorance de la géographie, nous nous déclarâmes Français et furent admis dans la "Volga". Nous fîmes un tour fort intéressant des quartiers périphériques de la ville et avec force gestes et ^{exclamations} exclamations guttérales, nous exaltâmes l'amitié franco-russe, si solidement affermie dans la lutte contre le commun envahisseur allemand. Nous en étions déjà à nous appeler par nos prénoms lorsque vint le temps de regagner notre hôtel. Le compteur marquait 6,5 roubles. Après un rapide conciliabule, nous décidâmes de donner à Alexandre un royal pourboire d'un rouble. Nous lui tendîmes un billet de dix roubles, attendant le change. Las! Sans sourciller, il empocha le billet en disant "Karacho" ("c'est bien") et malgré nos récriminations impuissantes, il détala dans la nature. Au moins cette expérience malheureuse nous fit-elle réfléchir sur les rapports éventuels entre l'intéressement et le vol. Alexandre était incontestablement un dangereux révisionniste !

Alexandre, comme la plupart des ouvriers doit gagner environ 100 roubles par mois. C'est peu, même si les loyers sont souvent modérés et si les avantages sociaux (notamment en médecine) sont appréciables. Mais ici encore, la personne n'est pas stimulée à émerger du lot. Les différences entre les salaires paraissent beaucoup moindres qu'en Occident, sauf pour les hauts fonctionnaires du régime. Faut-il conclure que les salaires sont bas parce qu'il y a peu à distribuer ? ou que l'armée bénéficie de la taxation déguisée que ces bas salaires signifient ? Ces deux explications sont sans doute vraies en partie. De toute façon, dans sa lutte contre le capitalisme, l'U.R.S.S. compte beaucoup plus sur le pouvoir persuasif de son potentiel militaire que sur ses chances de succès dans la compétition économique pacifique.

L'ART ET LES ARTISTES

Le réalisme socialiste

Lors de la réception aux "Amitiés belgo-soviétiques", les fonctionnaires de service nous firent un exposé sur le réalisme socialiste. Il en résultait que l'artiste authentique devait exprimer l'âme du peuple et en être l'éducateur. L'art est ainsi subordonné explicitement à certains impératifs nationaux et politiques. Pareilles conceptions sont pour nous ahurissantes, puisqu'à nos yeux l'artiste est un visionnaire, un prophète et qu'on lui reconnaît une liberté de création pratiquement illimitée. Il ne peut en aller de même en U.R.S.S., étant donné la conception qu'on s'y fait de la personne, inséparable de la conception de l'Etat ^{hypostasie} hypostasie.

A l'entrée de la "Maison de l'Amitié" où nous fûmes reçus, j'eus

l'heureuse surprise de voir une photo récente de mon ami Jorge Amado, ce très grand romancier brésilien. Je posai donc la question suivante : "Au début de sa carrière, alors qu'il était militant communiste, l'esthétique littéraire de Jorge Amado était très proche des principes du réalisme socialiste". Et je citai quelques titres de ses oeuvres de la première période, en ajoutant : "Or depuis plusieurs années, l'esthétique de Jorge Amado a évolué et certains prétendent même qu'il est devenu un romancier de la bourgeoisie". Je citai alors Dona Flor et quelques autres oeuvres récentes. "Malgré cet abandon du réalisme socialiste, demandai-je alors, comment vous arrangez-vous pour toujours le considérer comme des vôtres au point de réserver à sa photo une place d'honneur au tableau du hall d'entrée ?" Nos hôtes furent interloqués par cette question, car s'ils avaient revu leurs fiches sur la Belgique, ils ne s'attendaient pas à être entrepris sur la littérature brésilienne. Bien que de réputation internationale, Jorge Amado n'était pour eux guère plus qu'un nom. Pour toute réponse, il me fut dit que "les formes littéraires peuvent varier, l'inspiration fondamentale restant la même". Par égard pour nos hôtes, je préférai ne pas insister, d'autant plus qu'un membre du groupe avait quelques explications à demander à propos de la Tchécoslovaquie !

Le théâtre

Au théâtre, les Soviétiques semblent se méfier des programmes d'avant-garde. A Léninegrad, j'ai assisté à Lucia de Lammermoor, de Donizetti. La soprano était très bonne; les autres solistes bons dans l'ensemble; l'orchestre et les chœurs, moyens. Ce dernier point me surprit car l'Opéra de Léninegrad a une réputation internationale. A ma grande surprise, l'opéra était chanté

en russe, langue qui ne convient pas au bel canto italien. Ce fait me porte à penser que les exigences artistiques du public sont nettement moindres que chez nous, où peu de gens achèteraient un enregistrement de la Walkyrie en français, ou le Messie en allemand.

Après la représentation, nous allâmes féliciter les artistes, tous très aimables mais strictement monoglottes. Ici encore on est étonné, car ces belles voix sont absolument inaptées à chanter en Occident. Un détail m'a frappé : alors qu'on félicitait, un des chanteurs s'est signé.

Nous eûmes également l'occasion d'assister au ballet Gisèle, d'Adam. Ici, les Russes sont dans leur élément; dans le genre, ce fut un régal. Je dis "dans le genre", car force est de constater que l'art chorégraphique ne se renouvelle nullement. La recherche d'originalité n'est pas de mise ici plus qu'ailleurs et l'évolution de cet art semble être bloquée. Tel qu'il se présente, il a quelque chose de froid et d'académique.

J'ai été frappé par la grandeur des salles. Le théâtre est devenu un spectacle de masse : l'ouvrier n'est pas gêné de s'y trouver sans cravate, mais le spectacle devient un produit de consommation anonyme. Le théâtre exige peut-être plus d'intimité et de proximité pour qu'une communication s'y produise. La salle de Léninegrad comportait certainement 1500 à 2000 places. Elle était petite comparée à la grande salle du Palais des Congrès au Kremlin, où ~~3000~~⁶⁰⁰⁰ personnes prennent facilement place. Dans cette dernière salle, j'ai assisté à un spectacle très inégal, où se succédaient discours, danse, poésie, ballets, musique. Après les discours d'ouverture, une danseuse, symbolisant sans doute le peuple opprimé, vint évoluer dans

la pénombre. Peu à peu la lumière se fit et avec elle l'espoir : cette exhibition atteignit son climax lorsqu'apparut le portrait de Lénine, sauveur attendu et lumière de nos pas.

Cette salle est admirable ; c'est la plus grande que j'aie jamais vue. Mais elle est tellement grande qu'il faut recourir à un discret - et parfait - système d'amplification pour entendre les solistes. Il est vrai qu'elle est d'abord destinée aux congrès du Parti.

Dans un genre mineur, j'eus l'occasion d'assister à un spectacle de cirque nord-coréen. Spectacle dominé par des numéros extraordinaires d'acrobatie. Ici encore, la coloration politique était présente. Les artistes vinrent se présenter au son de l'Internationale et pour meubler les intervalles, des artistes venaient jouer des sketches évoquant les mésaventures des Américains en Corée.

La musique

Je n'eus malheureusement pas l'occasion d'assister à un concert. Mais je passai d'assez nombreuses heures dans les rayons de disques de grands magasins. A en juger d'après les oeuvres disponibles, la production est sélective. Certains auteurs ou interprètes contemporains sont introuvables. C'est le cas d'Assafief, Artemiev, Sidelnikov, Volkonsky, Titchchenko et de plusieurs autres. Les vendeuses compétentes (elles sont rares) en ont entendu parler, sans plus. De même ne trouve-t-on aucune oeuvre de Chopin exécutée par Lev Ginsbourg, un de ses meilleurs interprètes. Par contre, on n'a aucune peine à trouver des disques de deux fidèles du régime : Zakharov et Khrennikov. Compositeur bruyant et vulgaire, Khrennikov doit surtout sa réputation au

fait d'avoir été longtemps le sinistre censeur de ses collègues. C'est à ce titre sans doute que sa photo figure sur la pochette de ses enregistrements, alors que la majorité des disques n'ont droit qu'à une misérable pochette de papier grossier. On trouve également des enregistrements de Miaskowsky et de Kabalewsky, vrais caméléons de la musique et champions des "amendements" successifs. Ces compositeurs sans grands problèmes ont, jusqu'à nouvel ordre, leur visa pour les foules. Car l'artiste ne peut émerger du lot: ce n'est pas tellement la médiocrité que l'on consacre - même alignés, les compositeurs ont du métier - mais plutôt la banalité.

De compositeurs contemporains non-alignés, je n'ai trouvé que très peu de disques. En musique comme en littérature, la censure ne tolère guère d'incartades de la part de la nouvelle génération. Pourtant, en écoutant les deux ou trois disques où figurent des oeuvres de Sviridov (1915), de Slonimsky *et* surtout *et* de Tchédine (1932), on regrette de ne pas avoir accès à un nombre plus considérable de leurs oeuvres. Sauf à rectifier ce jugement, le jeune Tchédine est au moins aussi original que Ghostakovitch. On regrette d'autant plus de ne pouvoir entendre les oeuvres d'autres compositeurs de sa génération.

Ainsi en ce qui concerne la musique nationale, le répertoire est-il dominé par des valeurs sûres que le régime aime s'annexer en prenant bien garde de lever certaines équivoques. L'énigmatique Scriabine, mort en 1915, n'a rien à voir avec le régime. De même que celui du ténor Sobinov, le souvenir de Chaliapine est pieusement conservé dans un album de huit "long playing", qui attestent la beauté de sa voix et son épouvantable mauvais goût, -

sauf pour les oeuvres russes. Certes, Chaliapine flirta un temps avec le régime et ses camarades l'accompagnèrent au bateau lorsqu'il s'embarqua à Léningrad pour une tournée à l'étranger. En fait, Chaliapine quittait délibérément son pays pour ne plus jamais le revoir. Stravinsky, Rachmaninoff, suivis de Glazounov et de Gretchaninov, dont les Soviétiques s'enorgueillissent, se sont volontairement exilés. Même phénomène dans le domaine du ballet : Diaghilev, la Pavlova, Balanchine cherchèrent en dehors de leur pays un climat favorable à la création artistique et c'est ce choix dramatique que vient encore de faire, il y a quelques semaines à peine, le jeune et brillant pianiste Askénazy, Prokofieff quitta son pays en 1918, revint s'y établir en 1933 et devait être l'objet de bien des vexations de la part du régime. La grâce et la disgrâce alternent aussi dans la vie de Muradeli, de Katchaturian et de Chostakovitch.

Si on a annexé au répertoire approuvé les oeuvres écrites par des compositeurs russes établis à l'étranger après la Révolution, on peut certes y déceler des motivations politiques. Le sentiment national en est flatté. Le régime, qui rédige les notices biographiques à son gré, peut s'associer psychologiquement la sympathie dont les oeuvres bénéficient. C'est sur la base de critères politiques qu'on sélectionne les contacts avec la production musicale des pays étrangers. Mais on risque ici - comme pour le théâtre, le ballet, la peinture, etc. - de faire de l'endogamie culturelle et artistique. L'évolution de la musique occidentale post-ravélienne est pratiquement inconnue en U.R.S.S. Haydn, il est vrai, tira profit de son isolement au château d'Eisenstadt tout comme Beethoven de sa surdité. C'est pourquoi

il ne faut pas désespérer de voir un jour émerger de cet empire hermétique quelque compositeur profondément original.

Un mot encore sur les disques. Ils sont extrêmement bon marché : 1,5 roubles environ pour un "long playing". Leur qualité est très inégale : elle varie de moyenne à très mauvaise. La stéréo est pratiquement inconnue. Certains enregistrements de piano sont particulièrement mauvais : la prise de son est faite de trop loin et on croit parfois avoir affaire à un piano droit. Or, à part les grandes étoiles internationales - Richter, Guilels, les Oistrakh, Rostropovitch - il y a en U.R.S.S. quelques interprètes de premier ordre. Henry Neuhaus, le regretté professeur de S. Richter, est à mon avis l'un des plus remarquables d'entre eux, notamment dans Chopin. Mais lui et ses jeunes confrères méritaient des enregistrements beaucoup plus soignés. Citons au moins les noms de trois d'entre eux : Feynberg, qui nous fait découvrir la poésie de Bach; Maria Ginsberg, connue en Occident c/ interprète de Chostakovitch mais plus admirable encore dans Mozart; Sofroninsky, fidèle servant de Scriabine et de Rachmaninoff.

Les arts de l'espace

Léningrad est une ville dont l'architecture est remarquable d'unité et d'homogénéité. Elle le doit à divers souverains et surtout à Catherine II qui y appela l'architecte italien Rossi. Celui-ci travailla à Léningrad pendant plusieurs années dans la seconde moitié du XVIII^e.s. A son nom il faut associer celui de Montferrand, architecte français. Presque tous les monuments anciens sont remarquablement conservés et bien entretenus.

Contrairement à ce que firent les révolutionnaires français de 1789, les révolutionnaires russes de 1917 limitèrent les destructions et déprédations au minimum et restaurèrent ce qui avait été abîmé. Le fameux blocus de Léninegrad, au cours de la dernière guerre mondiale, s'il a coûté la vie à plus d'un million de personnes, n'a pratiquement pas laissé de traces visibles sur les monuments.

Tout en ayant rompu avec le régime tzariste, le régime actuel veut raviver le sens de la continuité nationale. Avec la Neva, ses canaux, ses quais, ses palais, ses parcs, ses églises, ses monastères, Léninegrad est une ville très attachante.

A quelque trente km de là, près du Golfe de Finlande, se trouve le Petergof, résidence d'été des Tzars, c'est une excursion ravissante. On y admire non seulement le palais, mais aussi les jeux d'eau d'une extrême ingéniosité, des jardins, dont le tracé n'est pas d'un académisme trop voyant. Un peu partout des statues dorées meublent admirablement l'espace, se cachent et se dévoilent derrière la dentelle des fontaines.

Moscou est plus austère, plus moderne aussi. Elle a fait l'objet d'aménagements urbains considérables et l'architecture y est bien moins riche qu'à Léninegrad. On remarque encore bien des bâtiments de style "belle époque" du début du siècle. Elle possède cependant des complexes très remarquables, tels que le Kremlin, avec ses palais et ses églises, ou la moderne avenue Kalinine, à la facture d'inspiration américaine. Mention spéciale sera bientôt faite du Monastère de Zagorsk, véritable joyau d'architecture à 70 Km de Moscou.

LA PEINTURE

Les musées de l'Ermitage, de l'Art russe, à Léninegrad; Pouchkine et Trétiakov à Moscou, abritent, à côté de merveilleuses toiles de peintres occidentaux, des chefs d'oeuvres de la peinture russe. Les collections d'icônes sont particulièrement riches. C'est au musée Trétiakov que se trouvent la Vièrge de Wladimir (d'origine byzantine) et la Trinité d'André Roublev. Mais à partir du XVIII^e s. environ, les peintres russes semblent délaisser la peinture des icônes. Les Tzars invitent des artistes occidentaux, qu'imitent bientôt des Russes. De là des motifs mythologiques, des scènes pastorales, des portraits. Plus tard, l'influence du romantisme occidental apparaîtra dans les marines, les compositions épiques et historiques, voire dramatiques. L'influence des impressionnistes est survenue trop tard pour faire sa percée avant 1917, date qui donnera le coup d'envoi au réalisme socialiste.

Car le réalisme socialiste se retrouve en peinture. Les divers musées de la révolution, de l'art russe, et surtout la Galerie Tretiakov à Moscou exposent des tableaux, parfois formellement remarquables, où sont exaltées les plus grandes vertus civiques du peuple soviétique et stigmatisées les méchancetés de ses oppresseurs. Ici encore, rien n'est gratuit et l'art est subordonné à la politique. Lénine, en particulier est une source toujours jeune d'inspiration pour les peintres et les sculpteurs. Ces oeuvres parachèvent l'éducation civique du peuple, dont les loisirs doivent être en partie consacrés aux visites de musées. Ainsi les musées russes présentent-ils un aspect hybride : d'une part des galeries entières - et souvent très riches - où triomphe la conception libre de l'art; d'autre part, des galeries où triomphe le réalisme so-

viétique. Il n'est donc pas surprenant que les musées russes ne s'intéressent guère à l'acquisition d'œuvres contemporaines de peintres étrangers. Même celles qu'il leur arrive de posséder ne sont pas toujours exposées. Lors de son séjour en Russie, Marc Chagall exécuta plusieurs toiles importantes. Elles restèrent sur place mais ne sont pas exposées. En attendant des jours meilleurs, elles se trouvent dans l'"enfer" du Musée Tretiakov à Moscou. En ville je n'ai pas vu de galeries de peinture où exposeraient de jeunes talents. Seule une papeterie de Leningrad exposait quelques dessins, fusains ou aquarelles d'un conventionalisme navrant, la plupart consacrés à des natures (bien) mortes.

Originalité ou mimétisme ?

Ce rapide contact avec l'art en U.R.S.S. appelle quelques réflexions. Dans quelle mesure cet art est-il original ? Pour la musique, il n'y a pas de doute possible : la contribution russe est vraiment originale. Il est significatif que les plus grands compositeurs du pays aient eu une connaissance profonde de des courants occidentaux, et qu'ils aient été accueillis d'emblée en Occident.

L'originalité est bien moins nette en architecture. Sauf pour les églises, où l'influence byzantine est prépondérante, l'architecture des grands édifices est généralement d'inspiration occidentale. Leningrad est une merveilleuse ville italienne; l'avenue Kalinine n'a rien de spécifiquement russe, pas plus que le Gum à Moscou.

En peinture on assiste à une succession discontinue d'écoles, au gré des influences artistiques actuellement dominantes. Entre les peintres d'icônes du XVIIe. s. et les portraitistes poudrés du XVIIIe. s., il n'y a rien de commun. Une mode en chasse une autre : même la facture des icônes obéit à une

inspiration et à une technique d'origine byzantine.

Cette tradition de mimétisme ne semble pas avoir donné lieu à des produits vraiment très originaux. L'histoire de l'art en Russie ne serait probablement pas celle d'une croissance organique. Elle relaterait plutôt la succession des influences subies et les dépendances symétriquement créées. Au moment de la Révolution, les artistes russes avaient certes acquis la maîtrise des aspects formels de leur métier. Il leur manquerait désormais la liberté de mettre ce métier au service de leur créativité.

LA RELIGION

La grande misère des églises russes

"La situation de la religion - quelle qu'elle soit - est tout sauf brillante", nous disait Yuri, et il ajoutait : "Après avoir connu des phases difficiles, les relations entre dignitaires orthodoxes et dirigeants du régime sont maintenant assez bonnes, mais c'est sans doute au prix de concessions assez importantes de la part de l'Eglise". Les catholiques des régions baltiques (ex-Lithuanie, Lettonie, Estonie) sont nettement plus fermes sur les principes". Léninegrad ne comporte aucune église catholique et Moscou, une seule, Saint-Louis - des-Français qui, en pratique, n'est fréquentée que par les membres de la colonie étrangère et le corps diplomatique. Les églises orthodoxes sont assez nombreuses. Certaines sont abandonnées et tombent en ruines; d'autres sont transformées en musées; d'autres encore sont converties en dépôts: je suis passé près d'une église qui avait tout l'air d'être devenue un dépôt de trams. Les plus précieuses sont heureusement admirablement conservées et bien entretenues. Quelques-unes enfin servent toujours au culte orthodoxe,

le seul dont il sera ici question.

Aussi longtemps que les fidèles peuvent assumer l'entretien de l'église, celle-ci peut être affectée au culte. Après, elles deviennent propriété de l'Etat, qui peut en faire des musées. Nous avons assisté à l'un ou l'autre office de la liturgie orthodoxe. Il est exact qu'elles ne sont guère fréquentées que par des femmes âgées. Dans les églises simples, la liturgie se revêt toujours de beaucoup de solennité. Même si leurs effectifs sont réduits, les chœurs sont toujours très beaux. Notre guide, qui nous avait accompagnés à un de ces offices, était fort émue en entendant cette admirable musique liturgique qui parle tant à l'âme russe. Pour elle, c'était indubitablement une découverte.

Il est vrai que cette cérémonie se déroulait au Monastère de Zagorsk, un des sanctuaires les plus importants de Russie. Dans une enceinte de dimensions relativement réduites voisinent sept églises, véritables bijoux, et les bâtiments de la communauté, où vit une centaine de moines. Zagorsk n'attire pas seulement les foules qui viennent en pèlerinage à Saint Serge. C'est aussi, avec Odessa et Kiev, un des trois centres de recherche théologique en territoire soviétique.

Le culte

La liturgie s'y déploie avec tous les fastes des Eglises d'Orient et pour autant que je puisse en juger, elle est fidèle aux traditions. Il n'est pas question ici de ces multiples réformes liturgiques que nous avons connues dans l'Eglise catholique d'Occident depuis quelques années. De là à parler de sclérose, il n'y aurait qu'un pas, si l'on ne tenait compte de deux faits.

Tout d'abord, les Eglises orthodoxes ont toujours donné un relief considérable à l'adoration, la contemplation, au culte. D'autre part, il est probable que la célébration liturgique soit actuellement la seule forme possible de proclamation, d'expression de la foi. Y bouger, dans les circonstances présentes, serait un peu comme bouger au crédo.

En dehors des célébrations liturgiques, les moines se consacrent à des activités qui nous surprennent, mais rappellent certaines pratiques courantes en Amérique Latine. Ils distribuent des bénédictions diverses, reçoivent des aumônes et en distribuent, versent de l'huile sainte ou de l'eau bénite dans les fioles que leur tendent les fidèles. Un observateur irrévérencieux mais perspicace dirait que cette religion-là est toujours celle que fustigeait Lénine. L'annonce de l'Evangile, la proclamation du Message paraissent chose acquise. En jargon actuel : la pastorale est fort "sacramentaliste". On a l'impression d'être parachuté dans une mini-chrétienté sans aucun lien organique avec la société ambiante. Ce centre de vie religieuse authentique est un phénomène insulaire ou une survivance du passé.

J'eus l'occasion de parler un peu avec un jeune Soviétique, Basile, qui envisageait d'entrer au monastère. Son anglais très précaire rendit le dialogue assez laborieux, mais c'était mieux que rien. Je retiens de cette conversation l'impression que le dialogue oecuménique avec les orthodoxes russes doit être assez difficile. Le catholicisme occidental est nettement plus présent à son siècle; il se laisse interpeller par le monde. En Russie, les communautés orthodoxes continuent à assurer le culte, mais mènent une existence parallèle à celle du pays, sans en accepter vraiment le défi, l'interpellation.

A cet égard, l'Eglise de Cuba m'avait laissé une impression bien différente : elle lutte pour ne pas se réduire à un ghetto, - et c'est pourquoi elle souffre.

L'Eglise orthodoxe et le régime

L'Eglise orthodoxe russe, qui a connu des jours fort sombres notamment sous Staline, s'est peut-être trop "accommodée" à la situation. De diverses sources dignes de foi, on m'a assuré que le clergé était payé par l'Etat. Le fait est qu'actuellement les tensions se sont relâchées. On prétend parfois que l'Eglise orthodoxe russe a repris une vieille tradition de collusion avec l'Etat. Il y a des convergences surprenantes entre telle déclaration sur la paix émanant de ses hauts dignitaires et les déclarations faites par les gouvernants sur le même sujet. Si le régime tracasse moins l'Eglise, c'est surtout pour des motifs politiques. Des motifs de politique intérieure, car l'Eglise orthodoxe est associée à l'histoire du sentiment national russe, que les Soviétiques doivent entretenir. De politique extérieure, car une attitude conciliante avec l'Eglise orthodoxe permet au gouvernement, sinon de faire belle figure dans le monde occidental, du moins de jeter quelque doute sur sa réputation d'intolérance. Dès lors, les motifs qui poussent l'Eglise orthodoxe russe à participer aux mouvements oecuméniques ne sont peut-être pas exempts d'ambiguïté. Ils obéissent dans une certaine mesure à des motivations politiques sous-jacentes.

Un régime athée

Or quant à l'athéisme foncier du régime, aucun doute n'est possible. Plutôt que de renvoyer à des déclarations à ce sujet, on s'en rend compte en visitant le Musée de la Religion et de l'Athéisme, à Léninegrad. Ce musée a été

installé dans l'ancienne cathédrale de N.D. de Kazan, en plein centre de la ville. Le choix de cette édifice pour un tel usage est d'ailleurs d'un goût douteux. Les nefs et la crypte ont été aménagées et on y trouve tous les poncifs de l'anticléricalisme scientiste, agrémentés de quelques mises-à-jour. Parmi les clichés figurent : l'évolutionⁿisme, l'inquisition, la collusion entre l'Eglise et les Tzars, l'exploitation du peuple, les richesses du clergé, sa conduite, etc. Un tableau de facture récente montre une église où des prêtres en soutane font danser jeunes gens et jeunes filles au son d'un orgue électronique, d'une batterie et d'un saxophone. A titre d'exemple, arrêtons-nous à deux objets exposés. Le premier est une sculpture représentant une femme chargée d'une croix et accompagnée d'un enfant : la Croix est venue imposer un joug à l'humanité dans son cheminement sur terre. L'autre est une image de la Vierge. Dans les yeux de celle-ci, on a pratiqué deux petits orifices. Moyennant un ingénieux système de poires actionnées subrepticement par les moines, la Vierge était censée verser "miraculeusement" des larmes lorsque les fidèles allaient lui faire leurs dévotions !

Au terme d'un circuit assez compliqué à suivre, on parvient aux derniers stands où se détache le buste illuminé de Lénine qui est venu mettre un terme aux ténèbres où vivait le peuple. Héraut de la science libératrice, Lénine est venu sauver l'humanité de l'obscurantisme, de l'oppression et même de la maladie. D'où les stands présentant les ^{pièces} pièces à conviction appropriées, comme par exemple le matériel utilisé pour substituer des artères défectueuses. Au total ce musée rappelle, en grand, ces barraques foraines où voisinent l'horreur et la fiction.

Dans ce vaste bric à brac, la critique dominante adressée à la religion est qu'elle est triste et opprime le peuple. Grâce à ce musée, on peut se faire quelque idée de ce qu'était la religion en Russie avant la Révolution. L'influence de ce musée doit être délétère sur les jeunes qui le visitent en groupe. Mais les arguments mis en oeuvre sont probablement trop compliqués pour ébranler la foi des gens simples, qui ne manquent pas d'être impressionnés par quelques très belles pièces d'art religieux ancien. D'autre part dans la perspective théologique et ecclésiastique actuelle - celle de l'Occident - les arguments utilisés sont souvent naïfs et toujours prétentieux. Si l'on voulait être cynique, on conseillerait aux experts soviétiques en athéisme de mettre leur musée à jour en allant demander conseil à quelques théologiens à la mode.

NOTE SUR LA POLOGNE

Nous avons passé un demi jour à Poznam et quatre jours à Cracovie. A Varsovie, nous ne sommes restés que quelques heures et c'était le soir. C'est par la Pologne que nous avons commencé notre voyage dans les pays de l'Est. Les Polonais nous ont laissé l'impression d'une grande amabilité. Ils souffrent de l'encroûtement de M. Gomulka et s'interrogent sur l'évolution du régime après sa disparition. La pratique religieuse, même les jours de semaine, y est élevée et il est toujours édifiant d'entrer au hasard dans une église, même en dehors des offices. Le sentiment national est plus vivace que le sens de l'appartenance au monde communiste. La connaissance de l'allemand, du français et de l'anglais, jointe à une sympathie de principe vis-à-vis de l'Occident, rendent les contacts faciles et agréables. On manquerait à la vérité en disant que les Soviétiques sont aimés; mais les Polonais sont encore plus ^{anti-}anti-Allemands qu'anti-Soviétiques ou

anti-Russes. Après avoir visité le camp d'Auschwitz, nous avons compris quelques-unes de leurs raisons.

NOTE SUR LA TCHÉCOSLOVAQUIE

C'est par Prague que s'est terminé notre voyage. Au départ de Moscou, nous avons été traités avec ^{une} désinvolture que je n'ai rencontrée dans l'aéroport d'aucun autre pays. Mais l'arc-en-ciel annonciateur de jours meilleurs s'était levé : à peine étions-nous entrés dans le sinistre aéroport de Moscou que le pilote tchèque de notre avion venait nous serrer très cordialement la main.

A Prague, le contraste avec la ^{URSS} Russie fût vivement ressenti. Nous avons tout de suite saisi que nous nous retrouvions "en Europe". Ici il n'était plus question de se contrôler : l'échange se faisait sans difficultés. Dès le débarquement notre guide elle-même nous surprit par sa franchise et sa cordialité. Nous trouvâmes d'emblée la syntonie en parlant des expériences que nous avions faites les jours précédents.

Là, nous avons aussi retrouvé la culture, l'art, l'humour, la fantaisie. Les magasins sont sensiblement mieux pourvus qu'en U.R.S.S. et surtout, on y trouve des articles d'un goût exquis. Certains produits viennent de Pologne, de Hongrie ou d'autres pays "frères" ; d'autres viennent d'Europe Occidentale.

Les Praguais reçoivent d'ailleurs beaucoup de touristes occidentaux. L'influence occidentale est très forte dans la vie de tous les jours : sans parler de la mini-jupe, on est frappé de retrouver des publications et annonces plus ou moins érotiques, toutes choses sévèrement proscrites dans la prude Union Soviétique. Peut-être y a-t-il là, en partie, une forme inconsciente de résistance, voire un défi ? Peut-être est-ce aussi ainsi qu'il faut expliquer l'extraordi-

naire attrait de la musique, y compris classique, chez les jeunes qui se présentent aux concerts ?

Prague est aussi une ville où il fait bon flâner. Les vieux quartiers, avec leurs ruelles pittoresques, sont pleins de souvenirs, notamment relatifs à la vie musicale. Mozart passa là des jours heureux. L'architecture est également d'une grande richesse. La vie musicale est attestée tant par la présence de très nombreux disquaires que par la qualité des enregistrements qu'ils proposent. Les antiquaires enfin viennent nous rappeler que toute la production n'est pas strictement planifiée !

Mais Prague est aussi une ville triste, presque désespérée. Les gens les plus simples - un chauffeur de taxi, pour citer un exemple classique mais authentique - ne se gêne nullement pour dire sans détours qu'ils sont las du régime, mais qu'ils ne voient aucune issue. L'avenir est ici aussi sans horizon. La population a perdu tout élan et elle ne semble plus donner la moindre importance aux impératifs économique-politiques qui ont longtemps inspiré sa conduite. A l'aéroport, au moment d'entrer dans le pays, le préposé au contrôle des changes dormait d'un profond sommeil, alors que ce contrôle est normalement sévère dans les pays communistes. Le marché noir de l'argent, si dangereux en U.R.S.S., est ici pratiqué ouvertement par n'importe qui. On laisse tout aller : à quoi bon ?

Beaucoup de plaques, portant l'indication du nom de la rue, enlevées depuis août 1968 pour dérouter les envahisseurs, n'ont toujours pas été remises. L'ant^ésoviétisme de la population ne cesse de grandir.

Les Tchécoslovaques ne sont pas en mesure de réagir par les armes,

mais les moyens qu'ils utilisent sont autrement redoutables que les tanks et les mitrailleuses. Comment s'en sortiraient-ils ? Il est impossible de le dire, mais les Soviétiques doivent être victimes d'un incompréhensible aveuglement pour ne pas percevoir qu'ils connaîtront encore bien des déboires dans ce pays. Souvent dominée, la Tchécoslovaquie a malgré tout une solide tradition parlementaire et démocratique. C'est aussi le pays le plus industrialisé de l'Est.

En quittant nos guides pour rentrer à Bruxelles, nous ne pouvions échapper à quelque sentiment de culpabilité. Nous nous étions sentis si proches d'elles et de leur pays, et voilà que nous les quittions en sachant qu'elles se sentaient exilées dans leur propre patrie. Nous percevions que nous devrions faire quelque chose pour cette grande nation, et pourtant nous souffrions de ne guère pouvoir faire autre chose que de partager son désespoir, et sa foi.

EN GUISE DE CONCLUSION

Au terme de ce voyage, comment résumer nos impressions ? Essayons de le faire en quelques lignes.

1) L'Union Soviétique, à en juger par Léninegrad et Moscou, est dominée par la peur. A l'intérieur, peur de toute forme de contestation, manque de confiance dans la créativité du peuple, manque de joie de vivre, apathie politique - ce dernier trait se retrouvant dans presque toutes les dictatures, du moins si l'on s'en tient à un niveau superficiel d'observation. A l'extérieur, peur de l'agression, quelle qu'en soit la forme (économique, idéologique, militaire, etc.) ou la provenance (l'Est ou l'Ouest). Aux yeux des Soviétiques, la relation politique par excellence est la relation ami-ennemi et le but final est l'anéantissement de l'ennemi. Et pourtant, à tous les officiels rencontrés, on a envie de crier bien fort que l'Occident ne nourrit aucune intention belliqueuse à l'égard

de l'Union Soviétique, qu'il accepte son défi économique, mais qu'il préférerait encore collaborer fraternellement avec *elle* pour un monde meilleur.

2) Les chances de l'évolution du régime dépendent d'une révolution intellectuelle qui est encore à faire. Si quelques thèmes de l'Aufklärung ont pénétré isolément en Russie, notamment par le marxisme, l'expérience vécue et globale qui seule leur donnerait un sens en Russie reste à faire. C'est du reste à cette même conclusion qu'on arrive en observant les manifestations de la vie religieuse.

En d'autres mots, on est arrivé à une situation paradoxale: au nom de cette forme de scientisme qu'est la pensée "scientifique" de Lénine, on a paralysé tout esprit critique. Un vaste travail d'exorcisation est devenu urgent, mais il est conditionné par la liberté d'information et de discussion - deux choses qui manquent cruellement aujourd'hui.

3) Comparée à la Pologne et surtout à la Tchécoslovaquie, l'U.R.S.S., fait piètre figure aux plans économiques, culturel et même au plan de la vitalité politique. L'union entre les pays socialistes, notamment dans le secteur économique, est une nécessité pour l'U.R.S.S. dans sa lutte contre le capitalisme occidental: à elle seule, elle ne peut vaincre. La Tchécoslovaquie est en outre sensiblement plus industrialisée que la Pologne et l'U.R.S.S.: on estime qu'un tiers à peine de sa population est affectée à l'agriculture, contre deux tiers dans les deux autres pays. Ainsi, le peuple soviétique exerce-t-il sa domination sur des populations qui sont sensiblement plus civilisées que lui. Pour ma part, à défaut de pouvoir me prononcer sur le cas de l'Allemagne de l'Est, je situerais actuellement le rideau de fer plutôt aux frontières de l'U.R.S.S. qu'à celles de la Pologne ou de la Tchécoslovaquie. L'histoire de Rome et de la Grèce est peut-être éclairante pour l'étude des rapports entre l'U.R.S.S. et les pays

de l'Est. Ces pays dominés contribueront peut-être tôt ou tard à faire balancer l'U.R.S.S. du côté de l'Occident.

La position de l'U.R.S.S. vis-à-vis d'un pays dominé comme la Tchécoslovaquie diffère donc de la position des U.S.A. vis-à-vis de tous les pays où s'exerce son impérialisme. Nulle part en effet les U.S.A. n'exercent leur hégémonie sur un pays dont le potentiel économique serait supérieur, ne fût-ce que relativement, au leur.

4) L'U.R.S.S. nous a donc laissé l'impression d'un organisme étrange et malade. Est-ce le prélude d'une crise grave ? Ayant cru pouvoir l'éluder par la domination intégrale du monde, l'U.R.S.S. retrouve avec acuité le vieux problème russe de l'ouverture : vers l'Est ? vers l'Ouest ? Après avoir échoué dans sa démarche vers l'Asie, elle se dérobe au choix nécessaire et, optant pour la défiance universelle, elle se trouve bloquée dans sa solitude hautaine.

5) Même dans l'empire réduit dont elle a bien dû se contenter, l'U.R.S.S. voit se dérober les appuis qu'elle croyait les plus sûrs. Après avoir perdu la bataille contre le polycentrisme, l'U.R.S.S. se voit dès maintenant engagée dans celle du pluralisme des partis communistes nationaux. Nettement posé en Tchécoslovaquie, pourquoi, demain, le problème ne surgirait-il pas ailleurs, peut-être même en U.R.S.S. Sans doute celle-ci a-t-elle jusqu'ici réussi à juguler la contestation chez elle. Mais elle ne parvient pas à l'enrayer chez ses satellites.

C'est dire que dans les pays de l'Est la conscience critique est inégalement éveillée. Et ce n'est pas le moindre drame que connaisse aujourd'hui l'U.R.S.S., que d'avoir abandonné à d'autres l'initiative de la démythisation.